

SOUS LA DIRECTION DE RAPHAËL PICON

L'art de prêcher

Éditions
Olivétan

Raphaël Picon

L'art de prêcher

Collection *Édifier & Former*



Couverture : Sculpture de Parmigiani (Strasbourg) Photo © Albert Hubert.

© 2008 Éditions Olivétan
20, rue Calliet - BP 4464
69241 LYON cedex 04

contact@editions-olivetan.com
www.editions-olivetan.com

EAN 978-2-35479-027-1

Dépôt légal : avril 2008

À Gérard Delteil,
en signe de reconnaissance.

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	13
1. QU'EST-CE QUE PRÊCHER ?	15
■ Pourquoi prêcher ? <i>André Gounelle</i>	17
■ Dire l'essentiel, tout simplement. <i>Florence Taubmann</i>	21
■ Prêcher la vérité de l'humain. <i>Alain Houziaux</i>	24
■ Qu'est-ce qu'annoncer l'Évangile ? <i>André Gounelle</i>	29
■ Une prédication en cinq actes	34
■ Un acte de communication. <i>Raphaël Picon</i>	36
2. LES ACTEURS DE LA PRÉDICATION <i>Raphaël Picon</i>	43
■ L'assemblée	45
■ La Bible	47
■ Le prédicateur	50
■ Le monde	52
■ L'Esprit	53
3. LES LIEUX DU PRÉDICATEUR <i>Laurent Gagnebin</i>	57
■ Il est là	59
■ Il est ailleurs	60
■ Il est en chaire	61
■ Il est en Dieu	62
■ Il est à la place de ses auditeurs	63
4. CONSTRUIRE UNE PRÉDICATION	65
■ Commencer. <i>Bernard Raymond</i>	67
■ Sept étapes pour construire une prédication. <i>Laurent Schlumberger</i>	69

■ Créativité et renouvellement. <i>Louis Pernot</i>	76
■ Peut-on tout dire en chaire ? <i>Raphaël Picon</i>	79
■ La prédication en dix questions. <i>Florence Taubmann, Raphaël Picon</i>	82
■ Finir. <i>Bernard Reymond</i>	85
5. LA BIBLE ET LA PRÉDICATION	89
■ Quel texte choisir ? <i>Laurent Gagnebin</i>	91
■ Du texte à la prédication. <i>Nicole Fabre</i>	96
■ Une Bible prétexte ? <i>Raphaël Picon</i>	100
■ Prêcher l'Ancien Testament. <i>Corinne Lanoir</i>	103
6. LA PRATIQUE DE LA PRÉDICATION <i>Bernard Reymond</i>	109
■ Être visible	111
■ Être audible	112
■ Parler une langue orale	114
■ Se préparer	116
■ Écrire ou improviser ?	119
■ Action !	121
7. LA PRÉDICATION ET LE CULTE	125
■ Le culte : un monde à reconquérir. <i>Frédéric Keller</i>	127
■ La liturgie : support et condition de la prédication. <i>Isabelle Grellier</i>	130
■ La musique, un langage cultuel à part entière. <i>Anne-Laure Danet</i> ..	136
■ Les tabous de la prédication. <i>Jean-Marie de Bourqueney</i>	139
■ Prêcher à l'occasion d'un acte pastoral. <i>Raphaël Picon</i>	142
8. UNE PRÉDICATION AU PLURIEL	153
■ Une prédication narrative. <i>Anne Faisandier</i>	155
■ Une prédication en images. <i>Frédéric Keller</i>	158
■ Un clown au service de la prédication. <i>Corinne Nême-Peyron</i>	162
■ Danser ou prêcher ? <i>Viviane Semère-Capt</i>	166
■ Une prédication cantate. <i>James Lyon</i>	169

■ Catéchèse et prédication : mission impossible ? <i>James Woody</i>	171
■ Prêcher lors de cultes parents-enfants. <i>Titia Koen Es-Sbanti</i>	174
POUR ALLER PLUS LOIN...	180
■ Le service de notes bibliques et de prédications	183
■ Suggestions bibliographiques	185
ONT CONTRIBUÉ À CET OUVRAGE	189

« Ah ! Si seulement je pouvais graver dans vos cœurs
avec des lettres de feu que le principal, le premier des soucis,
c'est que les ecclésiastiques aient la Parole de vérité en abondance !
[...] On a beau être, par ailleurs, chaste, affable, érudit ;
on a beau augmenter les revenus, construire des maisons,
développer le rayonnement et même opérer des miracles,
réveiller des morts, chasser des démons ;
pour être un véritable ecclésiastique, il faut et il suffit d'être un berger,
un messager de Dieu, qui conduit le peuple au moyen de la Parole de vérité
et qui l'aide à croître spirituellement. »

Martin LUTHER

Introduction

Le protestantisme aime la prédication. Il lui accorde depuis les réformes du 16^e siècle une importance décisive : celle de faire connaître la vérité du Christ, l'amour créateur et inconditionnel de Dieu pour toute l'humanité. Même si on ne prêche plus une heure comme au temps de Calvin, la prédication reste un élément central et attendu du culte protestant. Le protestantisme lui-même s'est souvent compris comme une prédication : celle de la bonne nouvelle de l'annonce d'un salut gratuit, offert à tous sans condition. C'est cette parole libre et souveraine de Dieu que la prédication cherche à servir, en lui donnant du sens, en la racontant au monde. Cette prédication ne saurait être une simple activité d'Église parmi d'autres. C'est l'irruption, l'événement de la Parole de Dieu, à travers la prédication et les sacrements, qui suscite véritablement l'Église, et non l'Église comme institution qui provoque, voire maîtrise, l'événement de la Parole.

La prédication ne saurait être l'objet d'une définition unique, pas plus qu'elle ne saurait être limitée à une seule forme ou être le monopole d'un seul. Le principe cher à la Réforme du sacerdoce universel nous le rappelle avec force : nous sommes tous prêtres en vertu de notre baptême, tous témoins d'Évangile à travers nos vies, nos engagements, nos paroles et nos actes. À l'écho de cet Évangile que personne ne détient et que rien ne délimite, la pratique de la prédication se partage à plusieurs. Au-delà de cette heureuse pluralité de formes, de tons et de contenus, pluralité qui fait signe de la liberté de Dieu de se raconter où, quand et comme il veut, l'acte de

prêcher reste pour chacune et chacun une tâche exigeante et passionnante. Tâche exigeante car prêcher, c'est apprendre à écouter, à discerner, à imaginer tout ce qui de Dieu et de l'humain peut encore être découvert et porté au langage. Tâche passionnante car c'est à la recherche de ce qui est encore inouï de Dieu, de la vie et de monde, que la prédication nous conduit.

L'acte de prêcher : un art ! Un acte de virtuosité, disait même le grand théologien protestant du 19^e siècle, Friedrich Schleiermacher. Ce terme d'art nous rappelle que la prédication convoque la sensibilité du prédicateur, son imagination, sa culture, son intelligence ; elle est un mixte à chaque fois renouvelé de travail et de don, de rigueur et d'audace, de mémoire et d'inventivité. Prêcher, l'art d'annoncer l'Évangile, fait aussi œuvre d'art par sa capacité à toucher au plus intime de l'humain, à nous raconter, à nous transformer dans notre rapport à nous-même, à Dieu et aux autres. Événement d'Évangile, la prédication contribue à l'embellissement même de la vie et du monde.

Cet Art de prêcher est un manuel destiné à toutes celles et tous ceux qui s'intéressent à la prédication. Aux prédicateurs réguliers ou occasionnels, il entend apporter matière à réflexion et instruire et enrichir leurs pratiques. Certains textes rassemblés ici se répondent ou se font écho. Chacun peut être lu indépendamment des autres et sans tenir compte de ce qui est écrit ailleurs dans le livre, d'où quelques redites volontaires. Par souci pédagogique, nous avons souhaité mettre en relief ces correspondances et non les éluder.

Raphaël Picon

« La *Parole de Dieu* n'est pas un ensemble de propositions, mais un symbole de la rencontre dynamique et toujours changeante entre l'homme et ce qui le concerne de manière ultime. »

Paul Tillich

1. prêcher

Qu'est-ce que prêcher?

La prédication est la proclamation de la Bonne Nouvelle ; une parole bonne, c'est-à-dire libératrice, stimulante et encourageante, une parole neuve, c'est-à-dire contemporaine, vivante, qui nous concerne de près. Une telle parole devient Parole de Dieu pour celui qui la reçoit, lorsqu'elle s'impose à lui comme une parole souveraine, qui le touche en profondeur, qui le saisit par sa puissance de vérité, le transforme de manière créatrice.

■ Pourquoi prêcher ?

Quel objectif doit se fixer le prédicateur ? À cette question, le protestantisme apporte trois réponses différentes.

1. Beaucoup voient dans la prédication avant tout un *enseignement*. Elle fait partie de la catéchèse et a une visée principalement didactique. Le prédicateur a pour tâche de faire connaître les textes et les thèmes des Écritures. Il doit en expliquer la signification. On lui demande de faire des études approfondies de théologie pour acquérir de solides connaissances bibliques. Le pasteur prêche revêtu d'une robe noire, vêtement non pas liturgique, mais académique qui indique un grade et une compétence universitaires. Les prédications de l'époque classique (xvi^e et xvii^e siècles) ressemblent souvent à des cours d'exégèse à l'usage du peuple, et Calvin compare l'Église à une école. Dans cette perspective, on se préoccupe de la fidélité scripturaire de la prédication, de sa conformité à la Bible davantage que de son impact ou de ses effets sur les auditeurs. Le savoir plus que l'éloquence caractérise une bonne prédication. On considère même parfois qu'un bon sermon est forcément un peu ennuyeux. De toutes manières, l'efficacité d'une prédication dépend de l'action de l'Esprit, tandis que le prédicateur porte la responsabilité de son exactitude scripturaire.

2. D'autres comprennent la prédication avant tout comme une *interpellation*. Elle doit placer l'auditeur devant une décision à prendre et l'appeler à une conversion (qui n'est jamais accomplie une fois pour toutes, qu'il faut toujours recommencer et revivre). Elle cherche à faire retentir l'appel de Jésus : « Toi, suis-moi ! », avec une clarté et une force telles qu'on ne puisse se dérober et qu'on soit obligé de prendre parti. Cette réponse domine dans les milieux « revivalistes » et caractérise surtout la théologie de Bultmann qui développe des thèmes (appel, décision, conversion) étonnamment proches de ceux des « revivalistes », qui pourtant, en général, ne l'apprécient guère. Ici, on distingue très nettement entre la prédication, proclamation du kérygme, et l'enseignement ou la catéchèse. Le prédicateur ne vise pas à donner des connaissances ou à provoquer une réflexion ; il ne cherche pas à rendre plus instruit, plus savant ou plus intelligent. Il a pour tâche de faire

entendre une invitation à laquelle il faut répondre par un engagement ou un refus. Il vise à provoquer un choix existentiel. Dans cette perspective, il arrive que le souci d'efficacité passe avant celui de l'exactitude. On veut que la parole atteigne l'auditeur au plus profond de son être ; tant pis si, pour y parvenir, on manipule un peu les textes, et si on prend quelques libertés exégétiques.

3. La troisième réponse estime que la prédication a pour visée première d'*appliquer*, voire d'*adapter*, le message biblique aux situations que nous vivons. Il ne suffit pas de répéter l'enseignement biblique, il faut faire apparaître sa pertinence pour nous. Il ne suffit pas d'appeler à la conversion, il faut se demander ce que « suivre Jésus » veut concrètement dire dans le monde actuel. Paul Tillich, entre autres, a défendu cette troisième conception. Le prédicateur a pour objectif d'établir des correspondances. Deux « corrélations », pour reprendre un terme cher à Tillich, définissent sa tâche : d'abord, il doit mettre en rapport un texte qui date de presque vingt siècles et notre situation actuelle, franchissant ainsi ce que Lessing appelle « l'affreux fossé de l'histoire ». Le Nouveau Testament a été écrit dans un contexte très différent du nôtre ; on en saisit le sens exact, non pas directement et immédiatement, mais à l'aide d'explications et d'informations érudites. Ensuite, il faut montrer que ce que nous lisons dans le texte concerne la vie. En éclairant l'Écriture par l'existence et l'existence par l'Écriture, la prédication empêche qu'on les sépare, qu'on en fasse deux mondes indépendants l'un de l'autre. Elle montre que la révélation divine apporte un exaucement aux attentes de l'être humain, à ses détresses comme à ses aspirations, qu'elle nous indique notre vérité existentielle. La parole prêchée naît donc de croisements, d'une part entre histoire et actualité, d'autre part entre compréhension de l'existence et déchiffrement du message transcendant contenu dans la Bible.

Entre ces trois réponses, il n'y a pas incompatibilité ou contradiction. On rêve d'une prédication qui réunirait ces trois registres, qui à la fois apporterait un enseignement solide, interpellerait avec force et actualiserait de manière pertinente le message de l'évangile. En fait, on privilégie, en général, un des aspects et, de ce fait, on aboutit à des types et à des styles très différents de prédication. En fin de compte, on peut dire que la prédication

consiste à faire passer l'évangile de l'état d'écriture à celui de parole. Initialement, Jésus et les apôtres ont dit l'évangile ; ensuite, les évangélistes, pour le conserver et assurer une transmission exacte, l'ont consigné, mais aussi enfermé dans un texte qui à la fois le maintient et l'emprisonne. Le prédicateur inverse cette opération et parcourt le chemin en sens contraire : il restitue en parole vive ce que l'évangéliste a figé en écriture (un peu comme un four rend consommable un plat surgelé). Contrairement à ce que l'on pense souvent, la Réforme insiste plus sur la prédication que sur l'Écriture. L'importance de l'Écriture vient en grande partie de ce qu'elle est la condition d'une prédication évangélique authentique : elle lui fournit son fondement et constitue sa norme.

André Gounelle

Protestantisme et prédication

« Le protestantisme a toujours accordé une très grande importance à la prédication, et l'a beaucoup pratiquée. On le constate dès les débuts. Au XVI^e siècle, à une époque où les curés avaient tendance à la négliger, les Réformateurs ont agi par la prédication et ont écrit de nombreux commentaires bibliques à l'usage des prédicateurs. Pierre Chaunu souligne « la force séductrice » qu'a exercée « la prédication inlassable » des pasteurs et, selon Marc Lienhard, « le mouvement évangélique s'est imposé par la prédication plus encore que par l'écrit ». On prêchait énormément, plusieurs fois par semaine ; on a conservé le texte de 1200 sermons de Calvin qui en prononçait de 12 à 16 par mois. Significativement, on ne disait pas « aller au culte », mais « aller au sermon ». Au XVIII^e siècle, après la Révocation de l'Édit de Nantes, les protestants français ont organisé de dangereuses assemblées clandestines, présidées par des « prédicants » souvent improvisés, plutôt que de renoncer à la prédication ; ils ne se contentaient pas de lire les Écritures, ils voulaient qu'on les leur prêche. Au XIX^e siècle, beaucoup de protestants avaient l'habitude d'arriver au culte pour le sermon et d'en repartir dès qu'il était fini ; ils considéraient tout le reste (prière, chant, cène) comme des accessoires dont on pouvait se dispenser. On attendait avant tout du pasteur qu'il soit un bon orateur. »

André GOUNELLE

Dire l'essentiel, tout simplement

J'ai le souvenir, dans ma première paroisse, d'un charmant vieux monsieur me disant avec beaucoup de gentillesse : « Pas trop mal vos prédications, mon petit, je ne m'y ennuie jamais, mais vraiment, vous devez apprendre à être plus simple, et n'hésitez pas à user de la répétition. » Évidemment je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire ! Là où il me suggérait un effort de simplicité je me rebiffais contre ce qui m'apparaissait comme du simplisme. Car n'avais-je pas le devoir, au sortir de plusieurs années d'études de théologie, de partager avec la sainte assemblée dominicale tous les savoirs acquis en faculté ? Comment renoncer en particulier à ces mots savants de l'exégèse, aux concepts abstraits de la dogmatique, qui semblent si efficaces aux étudiants qu'ils leur deviennent un langage quotidien ?

C'est par la liturgie que j'ai commencé à comprendre cette simplicité à laquelle m'invitait mon vieil ami. J'ai aimé – j'aime toujours – la liturgie, et cet amour m'a conduit peu à peu à élaguer, simplifier, répéter les mots, les textes, les tournures, afin que tout moment liturgique puisse être vécu dans l'instant de la prononciation. Qu'il y ait en même temps l'effet de surprise qui fait qu'on tend l'oreille, et l'effet de confirmation qui nous fait ressentir : « Oui, c'est cela, je suis dans cette parole et cette parole est en moi. » La simplicité permet donc la descente vers la profondeur. Mais pour qu'il y ait profondeur, il ne suffit pas de parler de liturgie, il faut s'intéresser au liturge. Pas de profondeur sans une parole habitée, qui vient du fond de l'être, et non seulement du bout des lèvres et des textes.

Il en va de même de la prédication. La vraie question est celle de l'engagement du prédicateur et de sa confiance en cette Parole qui le traverse. Il faut quand même un certain toupet pour se laisser investir chaque dimanche matin de ce ministère qui réduit au silence – à l'écoute, au partage, à la somnolence – une assemblée pendant vingt ou trente minutes. S'il est justifié par la vocation et le Saint-Esprit, le prédicateur doit néanmoins se poser une question fondamentale, et c'est sa prière : « Qu'ai-je envie de leur dire ? De manière urgente. Quels sont, à la lumière des Écritures, les soucis, les questions non résolues, que j'ai le désir de partager ou à l'inverse quelles

évidences lumineuses, quelles joies me brûlent les lèvres au point que... ? » En écoutant en soi le retentissement le plus personnel de la Parole de Dieu, et l'écho le plus profond de la condition humaine, on se donne une chance de pouvoir simplifier la pensée et la parole, d'aller à l'essentiel, dans la profondeur, dans l'émotion. C'est là qu'on peut rejoindre ceux qui écoutent, et entrer en communion avec eux. Faut-il donc sacrifier les savoirs, la rigueur, les doctrines à ce qui peut apparaître comme un pur psychologisme ?

Mais qu'appelle-t-on psychologisme ? L'investissement du sujet, avec ses sentiments, son corps, la réalité de son être, loin de discréditer la pensée, l'affine et lui permet d'aller plus loin. Et l'émotion participe largement au développement et à la concrétisation de l'intelligence humaine. C'est parce que nous sommes intérieurement remués que nos yeux s'ouvrent plus grand, que nos oreilles deviennent plus sensibles, et que nous avons envie d'en apprendre davantage. C'est parce que nous sommes intérieurement remués que nous nous mettons en route, comme nous y invite l'Évangile. L'alternative à cette parole simple, vivante, remuante, c'est le discours froid du savoir, de la doctrine, de la morale ou encore de l'idéologie, dès lors qu'il cède à l'orgueil et à la fascination de son propre pouvoir, en oubliant son enracinement humain et sa part d'incertitude.

Mais la parole simple, vivante, remuante, celle qu'on entend avec tant de bonheur résonner parfois dans « les mots d'enfants », cette parole-là est le travail de toute une vie. Car on ne la possède jamais. Elle nous est donnée, parfois, comme une grâce, au bénéfice de tous. Merci Seigneur !

Florence Taubmann

De la simplicité

« Le fait que Dieu accorde aussi sa parole par de méchants fripons et par des impies n'est pas une petite grâce. Dans une certaine mesure, il est même plus dangereux qu'il l'accorde par l'intermédiaire de saints personnages, que lorsqu'il la donne par des hommes qui ne le sont pas. En effet, les auditeurs dépourvus de jugeote se laissent prendre et ils s'attachent plus à la sainteté des hommes qu'à la Parole de Dieu. Ce faisant l'homme est plus honoré que Dieu et que sa Parole. Ce danger n'existe pas quand Judas, Caïphe ou Hérode prêchent. Cela n'excuse cependant pas la mauvaise conduite de quelqu'un, même si Dieu peut utiliser la personne en question. »

« La simplicité est le grand art du prédicateur, il faut se méfier des envolées chères aux orateurs dont le discours ressemble au débordement d'un tonneau plein. Il faut aussi se méfier des digressions qui font que certains prédicateurs ressemblent aux servantes qui vont au marché et qui s'arrêtent en chemin pour tailler une bavette avec chaque personne rencontrée. »

« Quand je monte en chaire, je ne pense qu'à prêcher pour les valets et les servantes. Je ne voudrais pas monter en chaire pour le docteur Jonas, ou pour Philippe Melanchthon, ou pour toute l'université; ils ont tout ce qu'il faut pour lire la Bible. Et quand on veut prêcher pour les plus savants et répandre à leurs pieds des chefs d'œuvre, le pauvre peuple vous regarde comme le ferait une vache. »

« Il faut parler aussi simplement qu'une mère parle à son enfant en lui donnant le sein. »

LUTHER, *Propos de table.*

■ Prêcher la vérité de l'humain

Prêcher, c'est dire quelque chose à quelqu'un. Et la première question, c'est bien sûr : est-ce que j'ai vraiment quelque chose à dire ? Quelque chose qui vaille la peine de lui être dit...

Ce que j'ai à dire, est-ce que cela doit d'abord tenir à la vérité ou d'abord être utile et bienfaisant ? Je dirai : d'abord à la vérité. Quelle vérité ? La vérité de la Bible, de l'Évangile, de Dieu ? Non, je le dis clairement, la vérité que je dois prêcher est celle de l'homme, celle de celui auquel je m'adresse. Et cette vérité, elle tient en un mot. C'est celle de sa faiblesse et de sa vulnérabilité.

Cette vulnérabilité est commune à celui auquel je parle (l'auditeur) et à moi-même. Au fond, prêcher, c'est dire à l'autre ce que j'attends que l'on me dise à moi.

Cette vulnérabilité, c'est ceci : nous n'aimons pas ce que nous sommes, ce que nous sommes devenus. Je sais bien que cette vérité, celle de notre vulnérabilité, bien souvent, nous ne nous l'avouons pas à nous-mêmes et même nous la refusons. Mais cela n'empêche pas que, si quelqu'un veut, en vérité, nous parler de nous et nous parler à nous, il faut qu'il connaisse cette vérité et qu'il parte de cette vérité.

Au fond, la première tâche du prédicateur est de montrer à son auditeur qu'il connaît sa misère, qu'il la comprend et la partage. Bien plus, qu'il l'aime.

Ce qui a profondément changé ma manière de concevoir la prédication, c'est mon passage à SOS Amitié où j'ai été « écoutant » pendant plusieurs années. C'est là que j'ai compris le sens de cette phrase de la philosophe Simone Weil : « Le péché, c'est la méconnaissance de la misère humaine, et la sainteté, c'est le fait de la comprendre et même de l'aimer. »

Cette misère, c'est le fait que nous nous sentons seuls, qu'il nous arrive de considérer la vie comme absurde ; c'est aussi le fait que nous pensions quelquefois au suicide et que nous avons peu de foi, peu d'espérance et peu d'amour.

Quand nous prêchons, il ne faut pas partir de l'Évangile, il faut partir de l'homme, de ce que nous sommes : la souffrance, le malheur dont on n'arrive pas à se remettre ou dont on se remet trop facilement, le désir d'aimer et aussi de ne plus aimer, etc.

Le prédicateur a d'abord pour mission d'exprimer tout ce que nous avons en nous de non dit, de refoulé et d'inavoué. Ce n'est que dans ces conditions que la prédication de la grâce peut avoir un sens. La grâce, c'est le droit d'être tel que l'on est : vulnérable et misérable.

Et cette prédication de la grâce, il vaut mieux la dire avec des mots et des concepts profanes. On connaît le succès de la formule de Paul Tillich : accepter la grâce, c'est accepter d'être accepté tout en se sachant inacceptable.

À mon sens, il faut parler de ce qui est religieux (la grâce, par exemple) de manière profane. Cela permet de donner une force psychologique et existentielle aux concepts théologiques. Et il faut parler de ce qui est profane (la lassitude, le courage, le doute, le repli sur soi...) de manière religieuse, c'est à dire, par exemple, par des histoires et des images bibliques. Cela permet de donner une validation religieuse et spirituelle à l'expérience quotidienne la plus prosaïque et la plus médiocre.

Il faut prêcher la grâce de telle sorte qu'elle soit comprise et admise par ceux qui n'ont aucune foi chrétienne, c'est-à-dire par tous. Au fond le prédicateur s'adresse toujours à des incroyants et il doit s'exprimer en conséquence. Pour le dire autrement, le prédicateur s'adresse à l'athée qui sommeille en chacun de ses auditeurs.

Il reste une question de fond. Ce qui est le plus utile à dire, est-ce vraiment une prédication évangélique, à savoir une prédication du salut par

grâce seule ? Pour tenter de répondre à cette question, il faut se rappeler qu'au cours de l'histoire, la religion a toujours eu deux fonctions fondamentalement différentes : la première (représentée surtout par la tradition catholique) a été d'encourager les hommes à s'améliorer et à faire le bien en leur promettant le salut comme récompense de leurs bonnes œuvres ; la deuxième (représentée surtout par la tradition luthérienne) a été de tenter de libérer l'homme de son angoisse sur lui-même en lui prêchant la justification par grâce, c'est-à-dire le droit d'être faible et misérable. Et aujourd'hui, à l'époque où la société libérale prêche le devoir de réussir, d'être fort et d'être heureux, c'est la prédication du salut par grâce seule qui me paraît la plus intempestive et par-là même la plus utile.

Autre question : faut-il prêcher en suivant les modes ? Aujourd'hui, la mode est à l'apologie de l'auto-cocooning et d'une pseudo-spiritualité du bonheur, du plaisir et du corps. Mais cette mode camoufle en fait l'importance de l'inquiétude des hommes d'aujourd'hui sur eux-mêmes. Et la prédication chrétienne doit, à mon sens, s'adresser à cette inquiétude refoulée et pourtant réelle. Certes, la demande de spiritualité d'aujourd'hui semble apparemment être ce que Freud et Nietzsche pourraient appeler une demande d'illusion, c'est-à-dire une demande de « défenses » par rapport au tragique de l'existence. Mais, en fait, sous cette demande de drogues douces subsistera toujours le sentiment de la solitude et de l'absurde. C'est à cette vérité que doit s'adresser le prédicateur.

À côté du succès de la spiritualité plus ou moins New Age, il y a aussi, aujourd'hui une autre forme de prédication qui a un vif retentissement. C'est ce que l'on pourrait appeler la prédication stoïcienne. Elle appelle à un certain consentement à ce qui advient, à une forme de sagesse et d'humilité devant la vie, la mort et le destin. Elle a un écho important surtout chez les personnes âgées, seules et modestes. Jusqu'au XIX^e siècle, cette prédication stoïcienne s'est quasiment confondue avec la prédication chrétienne. Et cela avait certes ses ambiguïtés. De fait, elle a été souvent utilisée comme une forme d'appel à la résignation. Et pourtant, à mon sens, cette prédication stoïcienne a une grande force. Elle est bienfaisante et consolante. Savoir dire « amen, ainsi soit-il, que Ta volonté soit faite », est souvent une

attitude qui apaise. Même si, je le reconnais, la prédication chrétienne est, dans son essence, tout autre que la prédication stoïcienne, elle ne doit pas hésiter, me semble-t-il, à prêcher une forme de consentement au destin. Le christianisme est plutôt l'annonce d'une vérité invisible et transcendante. Le stoïcisme est un bon contrepoint. C'est l'acceptation du réel. De plus, il prêche aussi une forme de détachement qui a été aussi prôné par des mystiques chrétiens tels que Maître Eckhart et saint Jean de la Croix.

J'ajoute aussi que, par contrepoint, la prédication doit également engager à une action pour les autres et pour la cité. Je sais bien que ceci est de plus en plus mal perçu. Mais cela reste néanmoins nécessaire. Ce qui reste de la religion lorsqu'elle se sécularise, c'est son exhortation à vivre en fonction d'un idéal éthique et aussi politique.

Un mot pour conclure. Les prédicateurs et les Églises ont un privilège unique : pouvoir chaque dimanche parler de la vie, de la mort, et de l'espoir à des millions de personnes. Il y a là une immense mission de service public. C'est pourquoi il ne faut pas que nous restions enfermés dans l'histoire d'Israël ni dans l'exégèse des Écritures, ni dans des arguties théologiques abracadabrantesques. Il faut que nous aidions à vivre et à aimer la vie !

Alain Houziaux

La Parole veut que personne ne soit laissé seul

« La Parole de la prédication est ce Christ portant la nature humaine ; elle n'est pas une nouvelle incarnation, mais l'Incarnation qui porte le péché du monde ; par le Saint-Esprit, la Parole prêchée est l'actualisation du fait que nous sommes acceptés et portés. Accueillir les humains, voilà ce que veut la Parole de la prédication et rien d'autre. Elle veut porter toute la nature humaine. Dans la communauté tout péché doit être remis à la Parole. Il faut donc prêcher de telle manière que l'auditeur remette à la parole sa détresse, son souci, sa peur et son péché. La Parole les accueille. C'est ainsi qu'elle est la proclamation du Christ. Celle-ci ne veut pas en premier lieu enseigner, éveiller les sentiments, stimuler la volonté, bien qu'elle veuille faire cela aussi ; elle veut porter. La Parole est là pour que nous chargeons de notre fardeau. Nous sommes tous portés par la Parole du Christ. Quand la Parole fait cela, elle crée une communauté. Dans la mesure où la Parole se charge de nous, elle fait de nous les membres du corps du Christ. Comme tels, nous avons part à cet acte de porter. C'est ainsi que la Parole de Christ contient la fraternité chrétienne. La Parole veut que personne ne soit laissé seul ; en elle, personne ne reste seul. La Parole fait des individus un corps. »

Dietrich BONHOEFFER, *La Parole de la prédication*. Genève : Labor et Fides, 2005, p. 25.

■ Qu'est-ce qu'annoncer l'Évangile ?

Le protestantisme appelle « prédication » l'annonce ou la proclamation de l'évangile. Cette définition appelle quatre commentaires.

Une prédication authentiquement chrétienne annonce *l'évangile*, c'est-à-dire la bonne nouvelle du salut que nous apporte Jésus-Christ, et non la *loi*, c'est-à-dire la mauvaise nouvelle de notre culpabilité. Les luthériens ont beaucoup insisté sur ce point, mais la tradition réformée le souligne également. Ainsi, en 1532, le synode de Berne recommande instamment aux pasteurs de ne pas prêcher la loi. Quand la prédication verse dans le moralisme, quand elle accuse, dénonce les faiblesses, les fautes et les défaillances, même si elle doit aussi le faire, elle ne remplit pas son rôle essentiel qui consiste à proclamer la grâce, le pardon et la vie nouvelle.

La prédication ne se confond pas purement et simplement avec le sermon, c'est-à-dire avec un discours qui s'inscrit dans le cadre d'un culte public. Le sermon représente seulement une de ses formes possibles. Le Synode de Berne considère que l'entretien pastoral relève de la prédication (on y annonce l'évangile en privé, non en public). De même, Marc Lienhard remarque : « Luther confère un sens assez large au mot prédication. Ce n'est pas seulement l'interprétation du texte biblique dans le cadre d'un culte d'Église. Il y a prédication chaque fois que la parole est annoncée, que ce soit dans les cours devant les étudiants, dans les cultes de paroisse, dans la catéchèse de la jeunesse, dans la rédaction de traités et de sermons ». Gardons-nous de donner un sens trop étroit au mot « prédication ».

La prédication passe-t-elle toujours par l'expression orale ? Ne peut-elle se faire par d'autres moyens ? Sur ce point, une certaine hésitation se manifeste dans le protestantisme. Au ^{xvi}e siècle, on distingue deux manières d'annoncer l'évangile : par un discours, et il s'agit alors de prédication ; par des signes ou des objets (eau du baptême, pain et vin de la Cène), et on parle alors de sacrements. Les luthériens mettent sur le même plan prédication et sacrements, et accordent la même valeur à l'une et aux autres ; ils estiment que le Christ est tout autant et tout aussi réellement présent

dans la parole prêchée que dans le pain eucharistique, et que ce pain est une parole au même titre que les mots et les phrases du sermon. Les réformés considèrent qu'il y a une supériorité et une primauté de la prédication parlée ou orale ; les sacrements lui sont « ajoutés », disent la *Confession de foi de La Rochelle* (1559) et la *Confession helvétique postérieure* (1566). Le *Consensus Tigurinus* (1549) précise que les sacrements sont « auxiliaires et dépendances ». L'évangile s'annonce principalement par la parole, et les sacrements sont au service de la prédication parlée qu'ils viennent appuyer ; ils constituent une aide pédagogique rendue nécessaire par notre faiblesse. Un culte sans sermon paraît impensable aux réformés, alors qu'ils admettent et pratiquent des cultes sans Cène, qu'ils ne jugent pas pour cela mutilés, incomplets ou inférieurs.

Avec la dévalorisation de la parole qui caractérise notre époque, on s'est parfois interrogé sur d'autres formes d'annonce de l'évangile. Ainsi, Bultmann se demande si le geste d'Albert Schweitzer abandonnant sa carrière universitaire pour partir à Lambaréné ne constituait pas une prédication plus frappante et interpellante que n'importe quel discours. De son côté, Paul Tillich écrit : « Le verbe (*verbum*) est davantage qu'un discours (*oratio*)... La parole peut se dire... dans les symboles de l'art ». En fait, la logique du protestantisme le conduirait à lutter pour la restauration et la réhabilitation de la parole en crise, plutôt qu'à lui chercher des substituts. Sans mépriser la musique ni la peinture, et encore moins les gestes significatifs, il a tendance à y voir des auxiliaires du discours, qui demeure la voie royale par laquelle nous parvient la parole de Dieu.

Si elle se définit par l'annonce de l'évangile, il en résulte que la prédication a pour fonction de porter, d'exprimer et de faire entendre la parole que Dieu adresse à l'homme. Le prédicateur n'a pas pour tâche d'exposer ce qu'il pense ou ce qu'il croit, ni d'expliquer ce qu'il estime être la vie et l'obéissance chrétiennes. Sa mission consiste à faire entendre la parole de Dieu, et non une parole, si pertinente soit-elle, sur Dieu. Calvin, parlant du prédicateur, écrit que « la parole qu'il administre est la parole de Dieu, non la sienne ». Le prédicateur ne prend donc pas la parole pour son compte,

mais se trouve dans la situation d'un porte-parole qui fait entendre ce que dit un autre que lui. Ce thème, souvent développé, a quatre implications.

1. La prédication ainsi comprise apparaît comme un acte singulièrement audacieux et redoutable. Audacieux, parce qu'un être humain prétend parler au nom et de la part de Dieu. Redoutable, parce qu'on risque toujours de déformer, voire de trahir cette parole, et d'annoncer un autre évangile que celui de Jésus-Christ. Car, inévitablement, la prédication va refléter aussi les opinions et les idées du prédicateur ; il ne peut proclamer la parole de Dieu sans dire en même temps la manière dont il la comprend. Selon Barth, le prédicateur court deux dangers : d'abord, oublier la situation périlleuse où il se trouve, s'habituer trop vite et trop facilement, cesser de trembler et de s'interroger sur son discours ; ensuite, oublier l'événement que constitue la prédication, à savoir le surgissement de la parole de Dieu à travers des mots humains, surgissement qui dépend uniquement de l'action de l'Esprit. Aussi le prédicateur doit-il à la fois avoir peur et se réjouir, trembler et s'émerveiller. La puissance et la promesse de Dieu lui permettent d'affronter sereinement le péril de la prédication.

2. Comment le prédicateur peut-il éviter la dérive subjective ? Dans certains milieux « illuministes », on estimait qu'il devait rester aussi passif que possible ; on lui déconseillait de préparer sa prédication (car dans ce cas, inévitablement, il exposerait ses propres idées), pour s'ouvrir à l'inspiration et se laisser envahir par l'Esprit. Pour les réformés, cette attitude, au contraire, conduit à se proclamer soi-même, à substituer à la Parole de Dieu ses impressions et ses émotions. Ils voient dans l'exégèse le meilleur garde-fou contre les déviations. Calvin demande aux prédicateurs de travailler avec le plus grand soin, de confronter sans cesse leurs propos avec le texte biblique lu dans les langues originelles (hébreu et grec), d'utiliser des instruments de travail (dictionnaires, grammaires, ouvrages historiques) pour fonder et vérifier leurs interprétations ; il les exhorte également à se soucier de la clarté et de l'intelligibilité de ce qu'ils disent. Ils ne doivent pas chercher à briller, mais à édifier qu'ils éliminent de leurs sermons tout effet oratoire, toute recherche d'expressions inutiles. Il ne faut pas bâcler la prédication ; elle exige un effort soutenu et consciencieux. Aux ^{xix}e et ^{xx}e siècles, où,

surtout dans les milieux dit « orthodoxes » ou « évangéliques », on fait moins confiance à l'exégèse (devenue « historico-critique »), on a souligné que les prédications devaient rester dans le cadre indiqué par les *confessions de foi* adoptées par les Églises ; on a compté également sur des textes liturgiques pour empêcher ou rectifier d'éventuelles errances ; aujourd'hui, on insiste parfois sur une préparation communautaire de la prédication. Il n'en demeure pas moins que le sérieux de l'exégèse apparaît comme la meilleure garantie contre les déviations.

3. S'il s'agit de faire entendre une parole qui vient de Dieu et que l'être humain reçoit, il s'ensuit que la prédication s'adresse également au prédicateur. Il est, lui aussi, l'auditeur et le destinataire de la prédication qu'il prononce. Il ne vise pas seulement les autres ; ce qu'il dit le concerne lui-même directement. « Je parle, déclare Calvin, mais il faut que je m'écoute, étant enseigné par l'Esprit de Dieu » ; « Je ne parle pas seulement afin qu'on m'écoute, mais il faut que, de mon côté, je sois écolier de Dieu, et que la parole procédant de ma bouche me profite. Autrement, malheur sur moi » ; « Me voici en l'office d'enseigner, mais ce n'est pas qu'il ne faille que j'apprenne aussi bien que les autres. Je ne suis pas exempté du rang commun ». Paul Tillich, dans la même ligne, écrit : « Quelque chose est dit au prédicateur comme à ses auditeurs ». Laurent Gagnebin souligne que le prédicateur n'est l'homme de la parole que « parce qu'il est d'abord l'homme de l'écoute... Le silence et l'écoute précèdent la prédication dans l'exacte mesure où la parole de Dieu est toujours première et prévenante » ; en ce sens, la prédication est recueillement » (accueil, réception) pour pouvoir devenir annonce.

4. Pour le protestantisme, la prédication est un acte capital, parce qu'en elle et par elle Dieu vient vers nous et nous rencontre. Calvin affirme : « La prédication de l'évangile, c'est comme une descente que Dieu fait pour venir nous chercher... Dieu nous visite et s'approche de nous ». Elle constitue donc, selon une expression de Richard Stauffer commentant Calvin, « une espèce d'épiphanie divine », une « théophanie » ou une « christophanie ». Barth et Bultmann, réagissant contre une banalisation de la prédication dans le protestantisme de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles,

la présentent l'un et l'autre comme l'événement eschatologique, c'est-à-dire la rencontre décisive entre Dieu et l'homme. Le Christ, affirme Bultmann, devient présent dans la parole qui le prêche » ; « la véritable forme de la présence » actuelle du Christ est la prédication ; « en elle Jésus vient à nouveau et vient toujours à nouveau ». Dans cette perspective, on a parfois soutenu que la prédication joue le même rôle et a la même valeur pour le protestantisme que l'eucharistie pour le catholicisme. Ainsi, Charles Hauter écrit : « La prédication est essentielle au culte, elle remplit le rôle de la transformation des éléments dans la messe, c'est-à-dire amène la présence de la divinité ». ¹ Ce thème ne semble pas entièrement juste. Le discours du prédicateur n'est pas ni ne devient la parole de Dieu ; il est le véhicule ou l'instrument de la parole divine, mais ne s'identifie pas avec elle. Seule l'action de l'Esprit dans le cœur des auditeurs leur permet de percevoir la parole de Dieu à travers les propos humains. Il y a toujours une distance et une différence entre ce que Dieu est et ce qui le manifeste (même si nous ne le connaissons qu'à travers ses manifestations), entre sa parole et le discours qui en rend compte (même si elle ne se fait entendre qu'à travers des témoignages humains).

André Gounelle

1. Charles HAUTER, « Le problème sociologique du protestantisme », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1923/1, p. 23.